

Angèle A.

Nathalie Piloni

Nathalie Piloni

Angèle A.

© Nathalie Piloni, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2761-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Assise sur un tabouret, accoudée au bar, Angèle termine son café. Les passants se pressent sur le trottoir. Parfois, certains d'entre eux regardent à la dérobée par la porte ouverte. Quatre vieux jouent aux cartes, assis à une table du fond, tantôt s'enguirlandant, tantôt riant aux éclats. Les volutes de fumées forment comme un brouillard bleuté. Ils sirotent bière et perroquet, selon leur convenance. Angèle qui les observe du coin de l'œil, prend machinalement une cigarette et l'allume : elle rejette une bouffée en direction du barman qu'elle connaît bien. Il secoue la tête avec une moue agacée :

— Depuis que t'es avec ta pétasse, je te trouve un rien chiant, lance moqueuse Angèle.

— Ma pétasse, comme tu dis, ne me lance pas des bouteilles pleines, ou vides d'ailleurs, en pleine poire. Et j'ai l'impression de vivre avec quelqu'un... d'équilibré, tance-t-il l'air goguenard.

— Mouais, mais tu dois bien t'emmerder, non, relance Angèle, rieuse.

— Non, c'est apaisant.

— Si je comprends bien, je n'arriverai pas à t'en faire dire du mal ?

— Non. C'est sûr qu'avec toi, la vie était plus palpitante, d'accord...

— Ah !!!

— Mais à ce rythme-là, je n'aurais pas fait de vieux jours.

— Mais à quoi ça sert les vieux jours, dis-moi. On est vieux, souffreteux, chiants, on sent la mort qui rôde...

— Oh ! tu caricatures. Et puis ce n'est plus comme ça. Il y en a bien mais... regarde nos petits vieux, dit-il en montrant du menton tandis qu'il essuie des verres, la table des joueurs de cartes.

— Ouais, c'est des durs à cuire eux....je voudrais bien être comme ça d'ailleurs. À quatre-vingts balaies, jouer au carte la clope au bec, le petit Ricard

à côté, rie-t-elle de bon cœur. Bon, il ne faut pas que je pense à ma mère, alors. Vu le nombre de bières et de perroquets et de vinasses en tout genre qu'elle a absorbés, ça m'étonnerait qu'elle fasse de vieux jours.

— Mais elle a arrêté maintenant, non ? précise-t-il. Et puis elle bosse, je crois.

— Oui, elle fait les ménages chez les vieux. Ce n'est pas top mais ça l'occupe.

— En parlant de travail, tu ne bosses pas aujourd'hui, il est déjà onze heures.

— Leila ne m'a pas appelé. Il ne doit pas y avoir grand-chose en ce moment. Ça fait trois jours que je n'ai pas bossé.

— Mais appelle-la !

— Mais je l'appelle tous les jours. Et puis elle est sympa de penser à moi quand elle a de bons plans et de m'appeler avant d'autres...qui mériteraient peut-être plus que moi d'avoir ces missions.

— Pourquoi tu dis ça ? c'est con.

— Non, et tu sais bien pourquoi. Je n'ai pas été fichue de garder les deux CDI que je suis arrivée à signer à ce jour. C'est vrai que les jobs n'étaient pas passionnants mais...

— Tu n'as que vingt-six ans, ça viendra.

Le téléphone d'Angèle vibre. Elle le récupère dans sa poche fébrilement : c'est Leila.

— Tu ne m'as pas oublié ? tonne-t-elle s'étant levée et se dirigeant vers la porte.

— Comment le pourrais-je ? ironise Leila. Je t'ai trouvé une mission sympa d'un mois, éventuellement renouvelable.

— Ouah ! le luxe ! et c'est où ce mirage ? interroge-t-elle anxieuse.

— Tu connais ! tu y as bossé déjà et ça ne s'est pas trop mal passé. Un restaurant d'entreprise !

— Ouiiii ! super, s'exclame Angèle joyeusement. Bon, le travail n'est pas fascinant, fascinant, mais les gens sont sympas. Ouf, je commence quand ?

— Demain. Tu as récupéré ta voiture au moins.

— Merde ! et non, je n'avais pas l'argent pour payer les frais de répara...

— C'est bon, je te prête la mienne, l'interrompt le barman.

— Ah, Loïc me prête sa voiture. Sauvée !

— Tu le remercieras de ma part.

— Non, tu le lui diras toi-même, ce soir, quand on se retrouvera dans son bar... à dix-neuf heures ? ça te va ?

— Parfait, à ce soir ! euh, non, tu passes à l'agence pour que je te fasse signer le contrat. N'oublie pas.

— À tout à l'heure, je n'oublierai pas.

— Bon, t'es sauvée. Tu prendras bien soin de ma voiture ?

— Je n'ai jamais eu d'accidents à ce jour, s'enorgueillit Angèle. Bon, ce n'est pas tout, souffle-t-elle en regardant l'heure, il faut que je rentre me faire à manger...

— Tu cuisines, toi, se gausse-t-il.

— Mais oui, je sais faire cuire des pâtes et je suis une virtuose pour ouvrir les boîtes de petits pois.

— Ah, j'aime mieux ça.

Angèle quitte le bar d'un air absorbé. Les gens qu'elle croise la regardent furtivement. Au coin de la rue, la boulangerie qu'elle fréquente est bondée. Faisant les cents pas devant la porte, elle surveille toutefois que des gens n'entrent pas pour lui ravir son tour. Plusieurs personnes sortent en même temps si bien qu'elle en profite pour entrer à son tour, et attendre. Elle s'achète une baguette et repart. Reprenant son chemin en direction de son appartement, elle croise sa mère dans sa vieille Clio : elles se saluent comme de vagues connaissances. Elle poursuit sa route quand elle passe devant le petit jardin public qui l'appelle irrémédiablement. Elle essaie de résister mais ne le peut pas. Elle entre, regarde à la dérobe si un banc est libre ; elle s'y précipite et s'y assoie. Les rêveries peuvent commencer. Toutefois, avant de se laisser emporter par elles, elle programme la sonnerie de son portable pur que celles-ci ne durent

pas des heures. Fixant, tantôt les massifs de fleurs, tantôt les arbres majestueux, les heures s'écoulaient si vite qu'elle ne les voit pas passer. Quelquefois, le crépuscule l'a prise au dépourvu : souvent. Le temps est suspendu aux branches qui se balancent dans le vent. Et la pire saison pour Angèle est l'automne ; son feuillage doré quand le ciel est gris plomb se transforme en or. Elle pourrait contempler ainsi longuement les arbres et le ciel. Elle peut même parfois soliloquer à haute voix oubliant qu'elle n'est pas seule, ce qui ne manque pas d'interloquer les promeneurs. Mais elle s'en fout, au fond ; elle s'en fout ; de toute façon, quoi qu'on fasse il y aura toujours quelqu'un pour critiquer, non, pouffe-t-elle. Elle regarde les rares promeneurs. Un vieux monsieur promène son petit chien en laisse : un cocker croit-elle se souvenir. Deux dames bien pomponnées, d'un âge certain, passent lentement en devisant très sérieusement. Un jeune écoute de la musique d'un pas chaloupé mais maladroit, ce qui le rend risible : il lui sourit en passant, lui lançant un clin d'œil se voulant complice. Angèle se comporte comme si elle ne l'avait pas vu. Le jeune homme prend un air déçu et reprend une allure plus normale. Il fait beau : c'est l'automne.

La chambre d'Angèle est petite et donne sur la cour. L'armoire et le lit contre le mur sont si proches que c'est avec peine que l'on peut circuler et ouvrir les portes. D'ailleurs Angèle doit sans cesse se contorsionner pour y récupérer des habits. Assise sur son lit elle regarde par la fenêtre. Après le dernier étage, le ciel se déploie majestueux. De là où elle se trouve, des nuages blancs et cotonneux musardent lentement. Deux couples de pigeons et de tourterelles sur le toit roucoulent. Elle sourit ; elle regarde l'heure à son réveil et constate qu'il est déjà 18h45. Leila va l'attendre ce qui ne manquera pas de la faire râler. Avec Leila, elles se connaissent depuis l'enfance et leur amitié a débuté dès le premier regard. Elles étaient en CE1, et Angèle qui était un vrai cancre pouvait compter sur le soutien de Leila, bonne et studieuse élève. Les portes de l'armoire ouvertes, elle regarde ce qu'elle pourrait se mettre. L'avantage d'être dans la dèche est que le choix ne sera pas cornélien ; l'inconvénient est qu'elle a si peu à se mettre qu'elle ronchonne à l'idée de porter encore la même tenue. Ce n'est pas qu'elle soit frivole ; elle s'en fiche au fond ; elle pourrait porter une robe sexy avec des bottes en caoutchouc et une vareuse. Leila comme Loïc, les deux seules personnes qui comptent pour elle, savent que ses finances sont aléatoires et désastreuses, et qu'elle ne peut compter sur l'aide de personne. C'est déjà bien qu'elle ait un appartement, même petit et vétuste, se dit-elle parfois. Elle pourrait loger chez sa mère - qui n'est pas beaucoup mieux lotie - un temps, sans doute, mais cette possibilité ne la séduit pas. Leurs rapports houleux et douloureux de son enfance et adolescence reviendraient à coup sûr, à fleur de peau, ils affleueraient la surface comme une source trop pleine, après des années de pluies diluviennes, prêts à tout submerger.

La sonnette retentit qui tire Angèle de ses rêveries. Elle monte sur le lit, et file presque en courant jusqu'à la porte. Elle ouvre joyeusement sans regarder par le judas, sachant bien qui s'y trouve derrière :

— Comment ? t'es déjà là ? s'exclame-t-elle facétieuse.

— Je ne te connais que trop, ma chère, répond Leila, je ne voulais pas attendre toute seule, comme une conne...

— Oh ! tu ne seras jamais une conne.

— Pour toi, bien sûr, mais l'être humain est ainsi fait qu'il ne peut s'empêcher de juger, de critiquer....

— Sans savoir... poursuit Angèle en tirant son amie par le bras.

Elles éclatent de rire et se dirigent vers le petit salon : celui-ci est composé d'un canapé récupéré dans la rue, d'une table basse composée d'objets hétéroclites créée par les bons soins d'Angèle, d'une table et de trois chaises achetées dans une brocante. Sur les murs des photos poster d'acteurs et chanteurs en noir et blanc qu'Angèle trouve très beaux ; Paul Newman, Marlon Brando, Lenny Kravitz, etc. Elles s'affalent, hilares sur le canapé, dont un ressort grince à leur contact ce qui fait redoubler leur rire. Tout en essuyant ses yeux qui pleurent, Angèle demande :

— Tu veux boire quelque chose ?...enfin je n'ai pas grand-chose...un café, une grenadine...

— Non, on boira tout à l'heure. Ne t'embête pas, propose Leila. Tu as trouvé quoi te mettre ? ou tu viens en peignoir...

— Oh, ne me tente pas, hein, j'en suis capable, tonne Angèle en ouvrant de grands yeux.

— Oui, je sais, pouffe Leila. Tu te souviens de ce réveillon où tu étais arrivée en robe de star, noire, en strass, et des bottines roses en caoutchouc.

— Ne m'en parle pas, se remémore Angèle éberluée. Je n'avais qu'une paire d'escarpin noir, déjà usée qui avait fini par rendre l'âme sur le trottoir : les deux talons cassés. Je remonte catastrophée, car en plus j'étais très en retard – Leila opine de la tête affirmativement - et je n'avais comme choix que ces bottines roses et une vieille paire de tennis encore plus usée que les escarpins.

— Tu avais fait sensation, on ne voyait que toi...quoique tu portes de toute façon, on ne voit que toi. T'es tellement jolie !

— Mais je te retourne le compliment...

— Mais de nous deux, tu es quand même la plus jolie, soupire Leila, sans l'ombre d'une jalousie, plutôt admirative.

— Tu sais que tu es la sœur que je n'ai jamais eue. Bon, je vais m'habiller car si on continue, tous nos souvenirs vont y passer...

— Et à deux heures du matin on y sera toujours, finit Leila en suivant son amie.

— Que vais-je me mettre ?

— Un jeans, un pull fin, une veste au cas où et basta, suggère Leila.

— T'as raison.

Angèle sort son peignoir, et enfle les vêtements proposés par son amie.

— Mais c'est ainsi que tu es habillée, remarque Angèle.

— Comme 80% des nanas en cette saison, ironise Leila.

— C'est vrai. Il ne fait plus assez chaud pour sortir les robes d'été et il ne fait pas assez froid pour sortir les collants et les tenues d'hiver. Satané mois de septembre. Mais dis-moi... où en es-tu avec Benjamin ?

— Pff, je ne sais pas. Il y a des semaines où l'on se voit très régulièrement, et puis plus rien pendant quelques temps. Nous sommes dans ce creux. Ça fait un an que cela dure...je ne sais pas quoi penser, soupire Leila appuyée contre le chambranle de la porte. J'ai pensé qu'il pouvait avoir une double vie...

— Est-ce que tu l'as suivi ?

— Non, non, si je dois en arriver là, je préfère mettre un terme à cette relation. Ça ne m'intéresse pas. Et puis cette façon qu'il a d'éluder des questions personnelles...pourtant ce ne sont pas des interrogatoires que je mène...tu vois des questions banales...est-ce que tu as des frères et des sœurs ? que font tes parents ? où as-tu été au lycée ? je n'ai pas l'impression de violer son intimité... mais il élude tout. Il me retourne mes questions et ne répond jamais à aucune d'elles. Ça finit par être agaçant.

— Je ne sais pas quoi te dire. Je ne suis pas qualifiée pour répondre à ce genre de tracas. Je serais plutôt du genre catastrophe naturelle. Je suis assez fine psychologue pourtant, mais quand il s'agit de moi, je suis la cécité incarnée. Cependant, dit-elle en appuyant sur chaque syllabe, si j'étais toi, je ne sais pas mais je ne m'accrocherai pas trop. Tu te souviens que je l'avais vu de loin et que